



Cahiers d'études africaines

181 | 2006
Varia

Mayer, Raymond. – *Histoire de la famille gabonaise*

Libreville, Éditions du Luto, 2002, 269 p., biblio. (2^e éd. rev. et augm.)

Claudine-Augée Angoué



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/5904>
ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 31 mars 2006
Pagination : 229-232
ISBN : 978-2-7132-2089-0
ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Claudine-Augée Angoué, « Mayer, Raymond. – *Histoire de la famille gabonaise* », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 181 | 2006, mis en ligne le 13 avril 2006, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/5904>

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

© Cahiers d'Études africaines

Mayer, Raymond. – *Histoire de la famille gabonaise*

Libreville, Éditions du Luto, 2002, 269 p., biblio. (2^e éd. rev. et augm.)

Claudine-Augée Angoué

- 1 Le livre de Raymond Mayer, *Histoire de la famille gabonaise*, met à la disposition d'un large public, particulièrement celui des coopérants désireux de « stages d'immersion », une information relative à la structure, au fonctionnement et à la dynamique de l'institution familiale au Gabon.
- 2 L'album à partir duquel nous progressons dans la famille gabonaise (intitulé du chapitre 1, p. 13) part du XVII^e siècle (planches 2 de la page 20 et 3 de la page 22), période majoritairement documentée par les relations et récits de voyages d'explorateurs, de missionnaires, de commerçants et autres administrateurs présents en Afrique centrale, particulièrement sur la côte gabonaise. Ils y relatent, entre autres, des faits relatifs aux différentes formes de la famille gabonaise. L'ouvrage se situe dans un espace-temps largement influencé par l'Occident, même si l'auteur ne l'exprime pas clairement.
- 3 D'entrée de jeu, R. Mayer présente le lignage comme un concept opératoire sur la base duquel on peut appréhender les réalités de la famille, dans ses diverses manifestations. Pour l'auteur, la « référence au lignage était et reste encore la première carte d'identité d'un individu au Gabon » (p. 31), bien que l'administration ne l'ait pas intégrée dans la constitution des pièces d'état civil. Cela est vrai aujourd'hui encore en milieu rural mais discutable en zone urbaine. Car, malgré le paradoxe qui fait que la gestion des deuils, de retraits de deuil, des mariages en constitue un enjeu identitaire manifeste, il faut s'interroger, plus en profondeur, sur les usages d'un référent identitaire de la parentèle élargie dans un contexte social en mutations, où les valeurs efficientes sont construites autour de la scolarisation, du pouvoir politique, économique et surtout financier.
- 4 Cette observation est d'autant plus fondée que le système de filiation unilinéaire des groupes ethnolinguistiques gabonais a connu des changements de régime, à un moment donné de leur histoire, comme le montre à juste titre R. Mayer. Ce fut une décision politique stratégique, pour ceux qui l'ont prise, afin d'être en harmonie avec les voisins les plus proches. L'auteur illustre ses propos en présentant, d'une part, le cas des

« Okota » (pp. 73-78) qui seraient « entrés dans le groupe Apindji-Okandé », adoptant leurs mœurs et leur langage, tout en conservant leur individualité okota, et, d'autre part, celui des Mpongwè. En effet, écrit-il, « les Bakélé, les Bésèki et les Benga étant de régime patrilinéaire, les Mpongwè ont dû harmoniser leur régime de filiation avec leur environnement matrimonial immédiat » (p. 79). Le régime de filiation est également déterminant dans la définition des statuts sociaux des individus qui y sont affiliés. Cependant, en dehors de la cellule familiale, R. Mayer précise que « le statut des personnes est aussi fonction des rapports inter-ethniques » (p. 91) et note, par ailleurs, que les systèmes d'appellations conventionnelles caractéristiques de la société gabonaise se construisent à partir d'ego, dans un souci de distinction de ses ascendants et d'assimilation des germains et cousins. Il souligne également que le système unilinéaire, globalisant pour les patrilinéaires, est différenciateur pour les matrilineaires. Ces nomenclatures s'organisent sur le principe de la séparation des lignages, alors que ceux de la France reposent sur la lignée directe.

- 5 La même dynamique qui a introduit des mutations au sein du système d'appellation se retrouve aussi dans celui de l'attribution des noms. Celui-ci connaît, évidemment, une refonte complète, toujours en cours de réalisation.
- 6 Cependant, à côté de ces mutations sociales rapides demeurent des éléments culturels relativement stables. En effet, écrit R. Mayer, « les comportements familiaux [...] sont tributaires des systèmes culturels dans lesquels ils s'insèrent et auxquels ils doivent leur cohérence » (p. 153). La relation de respect, dans les systèmes unilinéaires, s'applique aux hommes qui représentent l'autorité du lignage d'appartenance d'ego, peu importe le régime de filiation. La relation de plaisanterie est, en revanche, entretenue par des personnes qui n'exercent pas un pouvoir réel sur « ego » (oncle utérin chez les patrilinéaires et père chez les matrilineaires). Les personnes plus tolérantes, avec lesquelles on plaisante, constituent également le refuge de ceux avec lesquels elles sont en relation de plaisanterie. L'ensemble d'attitudes de respect et de plaisanterie familiales et/ou matrimoniales est observé au quotidien et révèle le poids de l'histoire des transformations des structures parentales. Ces dernières sont conçues à la fois dans l'espace et le temps, à travers le passage du monde rural au monde urbain, passage de transformation lente qui, pourtant, affecte les attitudes familiales étudiées.
- 7 De ces dynamiques « endogènes », il y a des transformations liées au pouvoir juridique. Car, selon l'auteur, l'évolution du régime matrimonial est essentiellement juridique. Bien que la dot ou compensation matrimoniale, autrefois symbolique, soit devenue une valeur économique dont la fonction première, dans les deux situations, est d'accorder à l'homme des droits sur son épouse, donc d'exercer son autorité, l'hypothèse d'une complète disparition de celle-ci, sous la contrainte juridique, « seule instance compétente pour garantir dorénavant droits et obligations légales en la matière » (p. 208), est plus que probable.
- 8 Entre autres indications intéressantes que l'on trouve dans cet ouvrage, on peut noter le rappel selon lequel, dans un régime dysharmonique – de filiation matrilineaire avec résidence patrilocale ou virilocale –, le pouvoir économique échappe à la femme au profit de l'époux et de sa parentèle. Dans ce contexte, la terre est une propriété lignagère dont l'exploitation donne lieu à une production économique plus individualiste que communautaire.
- 9 Dans la même logique, le pouvoir gérontocratique est d'abord exercé par l'individu fondateur de la famille et, seulement après, partagé par les « anciens » du lignage, créant

ainsi des « villages-États ». Par ailleurs, il faut distinguer ce « pouvoir visible » du réel, exercé par les sociétés initiatiques.

- 10 Notons aussi l'existence de quelques cas isolés signalés par l'auteur, de formation politique où le pouvoir, centralisé, est exercé en dehors de la sphère parentale : il s'agit des Gisir, des Tégé et des Vili du Loango.
- 11 Raymond Mayer fait valoir, par ailleurs, que, malgré la résistance structurelle des systèmes précédemment décrits, la famille gabonaise se nucléarise rapidement, particulièrement en milieu urbain. Au cours de cette nucléarisation, une préférence est accordée à la néolocalité au détriment de la virilocalité, devenue étape intermédiaire entre les mondes rural et urbain. « C'est une évolution structurelle qui se fonde pour l'essentiel sur un faisceau de facteurs endogènes » (p. 235).
- 12 Tous ces éléments conduisent l'auteur au constat suivant : « La famille gabonaise est en train de se fondre dans un moule national qui tout à la fois en atténue progressivement les conceptions antagonistes, et lui façonne une identité qui n'est pas immédiatement assimilable à celle des nations voisines » (p. 244).
- 13 Le mérite de l'œuvre de R. Mayer est qu'elle informe, mieux encore, elle vulgarise les réalités de la famille gabonaise. On ne peut cependant pas la considérer comme une œuvre scientifique, dans la mesure où elle n'obéit pas à des principes de base de construction de l'objet et de validation des hypothèses dans les sciences sociales. D'une manière générale, en effet, le texte manque de modèle d'analyse, c'est-à-dire d'une articulation conséquente de la problématique, des hypothèses et des concepts-clés. Il n'est pas besoin de parcourir les 261 pages de l'ouvrage pour s'en rendre compte. En effet, la seule lecture des références bibliographiques révèle cette absence. L'objet de la famille qui renvoie aux systèmes de parenté fait partie des classiques qui ont, d'ailleurs, participé à la construction de la science anthropologique. On peut citer Lewis Henry Morgan, Claude Lévi-Strauss (mal exploité, bien qu'en bibliographie), Françoise Héritier-Augé, entre autres, pour ce qui est de la construction théorique de l'objet. Toujours à propos de la bibliographie, il est à regretter l'absence d'homogénéité des références : par endroits, le prénom est écrit en entier, à d'autres il est indiqué par des initiales.
- 14 S'agissant des références spécifiques à la famille gabonaise, deux remarques essentielles sont à retenir. La première concerne la place trop importante accordée aux travaux de maîtrise et de licence d'étudiants, alors qu'ils constituent en principe des exercices d'application pour ceux qui s'initient à la recherche. En outre, ces travaux sont effectués par des originaires des champs empiriques retenus pour les différentes études. Ce choix peut poser des problèmes épistémologiques importants, notamment sur la contrainte scientifique de la distanciation (ou de rupture) et donc l'objectivité des faits relatés. La seconde remarque porte sur le contenu et la qualité des citations, ainsi que la manière dont R. Mayer les restitue. Quarante-six pour cent des travaux pour lesquels l'auteur fait des citations d'idées n'apparaissent pas en bibliographie finale.
- 15 Toujours à propos de la bibliographie, l'auteur indique que « l'histoire en est retracée à partir des observations européennes du XIX^e siècle jusqu'aux descriptions scientifiques contemporaines » (p. 11). Plus loin (p. 43), on peut lire : « Ce n'est pas parce qu'un administrateur parle de tribu dans ses rapports administratifs qu'il est ethnologue, pas plus n'est-il linguiste par le simple fait de parler des langues locales. » Pourtant, ce sont ces écrits qui constituent la base du travail qui prend le statut de pionnier ici (p. 11), alors même que les références qualifiées de scientifiques sont l'œuvre d'étudiants.

- 16 Par rapport au champ empirique de l'étude, il est vrai qu'il n'y a pas d'anthropologie que de terrain, pourtant, l'auteur précise que « les nomenclatures simplifiées que nous offrons au lecteur ne comportent même pas la moitié des termes envisagés dans les groupes, et elles sont tributaires pour certaines d'entre elles, des données recueillies sur un échantillon restreint » (p. 129). En fait, cet échantillon restreint est le fang autour et à partir duquel l'auteur brode des informations relatives aux autres groupes ethniques, en complément d'information, étant donné que, s'il y a comparaison, ce n'est pas à l'intérieur des groupes ethniques gabonais mais entre ces derniers et le système familial français, même si l'auteur s'en défend. L'ensemble fang est d'ailleurs considéré dans le texte comme une entité homogène alors qu'il existe de nombreuses variantes dues essentiellement à la situation géographique des différents parlers. Ce groupe aurait-il servi de base si l'auteur avait épousé une Boungom, une Ndoumou, une Apindji ?
- 17 Le problème de fond que pose le travail de R. Mayer, et qui autorise à le caractériser de travail de vulgarisation, est donc un problème épistémologique qui apparaît sous la figure de l'ethnocentrisme par procuration du fait de l'alliance. Par exemple, à la page 169, *masango* (ou *sangu*) est remplacé par *mesangu* (nom phonétique). L'auteur utilise ce terme retenu par les Fang de Lambaréné pour nommer le peuple qui, pourtant, se désigne autrement.
- 18 Par rapport aux exigences techniques des notions de la parenté d'une manière générale, les schémas ne sont pas présentés dans les normes admises par la communauté scientifique spécialisée. Par exemple, aux pages 110, 118, 124, entre autres, le symbole qui représente l'individu féminin se trouve à gauche (G0 de la page 118) alors qu'il devrait être à droite. De plus, entre le G0 et le G1 de la même page, il n'y a aucune harmonisation. Le dernier paragraphe, sorte de conclusion au sous-titre « Manifestation culinaire de respect » (p. 165), n'est pas à sa place. Le quotidien décrit plus haut nous instruit des relations familiales et d'alliances. Il ne peut donc être conclu par des informations qui relèvent du symbolique : « Des interdits alimentaires comme nous l'avons déjà vu à propos des totems claniques, s'étendent à de nombreuses catégories de personnes : jumeaux, mère de jumeaux [...], les femmes enceintes, des non-initiés, des initiés. »
- 19 Indépendamment des problèmes de logique d'idées et de transition, le passage mis entre guillemets présente aussi des insuffisances de forme. L'énumération commence sans article, continue avec un article indéfini (les) et se termine avec des articles définis (des) ; c'est là est un manque de systématisation de l'objet et du champ d'étude. Cela pose, en d'autres termes, des problèmes méthodologiques.
- 20 En somme, loin d'être un « examen des modèles structuraux de la famille », l'*Histoire de la famille gabonaise* est un travail de vulgarisation des éléments structurels des réalités parentales gabonaises. En fait, l'analyse que l'auteur fait des dynamiques parentales du pays est conçue en dehors du temps ; le temps de l'histoire de la colonisation, du capitalisme, du christianisme, de la scolarisation, de l'urbanisation. En un mot, en dehors du temps décrit par des auteurs comme Georges Balandier dans *Sociologie actuelle de l'Afrique noire*.